

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte =
Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e
d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history

Herausgeber: Schweizerisches Nationalmuseum

Band: 67 (2010)

Heft: 4: Le partage de l'intime : le journal de Louis-François Guiguer et les
écrits personnels en Suisse romande

Artikel: L'étude des écrits personnels : une recherche sur les autres ou une
recherche sur soi?

Autor: Jelmini, Jean-Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-169853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'étude des écrits personnels: une recherche sur les autres ou une recherche sur soi?¹

par JEAN-PIERRE JELMINI

On ne peut pas consacrer trente ans de ses loisirs à se passionner pour un sujet aussi déterminé que les écrits personnels sans finir par se demander pourquoi? Voilà l'origine toute simple de la réflexion qui suit et qui semble se distinguer des autres communications de ce colloque par le fait qu'elle tente de se pencher sur l'observateur plutôt que sur l'observé, sur l'historien plutôt que sur l'«historié» (au vieux sens du mot) ou, dans une terminologie encore plus typée, sur l'analyste plutôt que sur l'analysé.

Après quelques réflexions sur la nature des motivations qui ont pu nous pousser un jour à faire choix du domaine historique pour exercer nos divers talents, nous tenterons de voir si la spécialisation qui a généré le colloque d'aujourd'hui – l'étude des écrits personnels – est tributaire ou non d'une inclination particulière pour les techniques liées à la connaissance de soi. Nous essaierons ensuite de déterminer si la relation qui s'établit entre l'historien et son sujet par le truchement d'un récit qui les met en corrélation est en quelque façon comparable à celle qui lie un analyste et un analysé² (je ne dis pas analysant). Enfin, nous tâcherons de comprendre si nous agissons bien dans ce domaine en véritables historiens et non pas, occasionnellement, en pseudo-analystes, avec tous les dangers que cette tentation comporte.

Autrement dit, y aurait-il un rapport (naturel, construit, intellectuel, affectif ou de quelque type que ce soit?) entre le désir de suivre pour soi-même la maxime socratique du *gnôti seauton* et le fait d'avoir choisi de se spécialiser dans l'étude des écrits personnels ou intimes émanant en droite ligne des témoins ou des acteurs de l'histoire?

Dans la perspective psychanalytique, qui a fourni le titre de cet exposé, le thème central de notre réflexion pourrait s'énoncer ainsi: en se penchant systématiquement et pendant longtemps sur la lecture des écrits personnels – qui, le plus souvent destinés à se consumer dans l'acte même d'une écriture cathartique, n'étaient prétendument pas destinés à être lus par d'autres – le chercheur ne se donne-t-il pas parfois l'illusion de répondre à une sorte d'appel (lancé par des textes orphelins) à occuper le fauteuil de l'analyste que l'inconscient du scripteur aurait recherché sans en connaître l'existence?

Le choix de l'histoire et d'une spécialisation

Il y a dans notre estimable corporation des spécialistes de la guerre, de la justice, de la condition ouvrière, des institutions médiévales, de la pédagogie, de la vie quotidienne et de bien d'autres thèmes encore. Le choix de leur spécialisation relèverait-il exclusivement des hasards d'une carrière ou d'une rencontre, des aléas d'un sujet de mémoire, de la libération d'un poste de recherche ou des marottes d'un professeur apprécié?

Si de toute évidence de telles circonstances jouent parfois un rôle non négligeable dans la détermination de ces choix électifs, nous ne pensons pas tout à fait inutile de nous demander aussi ce qui, de manière inconsciente, pourrait nous avoir incités à élire un jour telle matière de prédilection plutôt que telle autre.

A commencer par le choix de la discipline historique elle-même, puis, à l'intérieur de celle-ci, l'option pour telle ou telle spécialisation. Risquons donc une hypothèse. Et si chacun d'entre nous, au-delà d'un goût intellectuel, d'une passion idéologique, d'un mimétisme admiratif, ne faisait au fond – à l'heure du tri entre les disciplines – que répondre aux exigences d'une «névrose»³ personnelle, en choisissant d'abord et fondamentalement de se pencher sur le passé pour devenir historien, puis ultérieurement en se spécialisant sur tel sujet de recherche plutôt que sur tel autre?

En fait, le sujet est loin d'être neuf et la preuve nous en est fournie dans un dossier que le *Magazine littéraire* consacrait à Georges Duby en 1982. A la question: «L'histoire serait-elle une passion névrotique?», Duby répondait: «Dans le choix de ce métier qui implique une volonté d'escapade vers le passé et de renfermement en soi pour mieux s'ouvrir aux êtres morts entre certainement une part de névrose.»

Il y a donc des gens, et nous en sommes, qui choisissent de se pencher «sur les morts plutôt que sur les vivants»⁴ autrement dit de s'attacher à ce que le passé a figé plutôt qu'à ce que le présent continue d'agiter. Une fois opéré, névrose ou pas, le choix global de leur discipline, les historiens optent ensuite pour des spécialisations plus ou moins précises, dans lesquelles ils vont investir leurs énergies et

leurs passions. Quels sont donc les symptômes qui caractérisent la pulsion spécifique de celui qui s'adonne avec passion à la lecture fouillée et attentive des écrits personnels; qu'y recherche-t-il, qu'y trouve-t-il d'obsédant pour y revenir sans cesse, quel esprit l'anime-t-il, quelle curiosité – saine ou malsaine – l'habite-t-elle? Les réponses sont multiples, mais à l'évidence toutes attestent en premier lieu d'une curiosité essentielle pour l'être humain, soi aussi bien que les autres. Or l'étude des écrits personnels est assurément le cheminement privilégié vers la connaissance de ces interlocuteurs trop souvent muets que sont les hommes et les femmes du passé. Et si l'on admet l'existence d'une continuité de nature entre l'homme d'hier et celui d'aujourd'hui, pourquoi n'inscrirait-on pas une telle recherche à l'enseignement d'une authentique investigation sur soi-même, dans la mesure où c'est souvent par la confrontation avec les autres, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, que l'on se découvre le mieux?

C'est bien sûr un truisme de dire que le plus petit dénominateur commun de toute recherche historique réside dans un essai de comprendre l'homme: seul change en définitive l'angle d'attaque du sujet, le caractère plus ou moins intime du problème posé et la nature du support documentaire. Je vais donc tenter de tracer, de la manière la plus nette possible, la ligne de séparation essentielle qui distingue à mon sens les chercheurs traditionnels, s'appuyant sur les sources classiques, de ceux qui dialoguent directement avec les témoins et les acteurs de l'histoire à travers les écrits personnels, privilège qui, de mon point de vue, modifie fondamentalement la relation de l'historien à son thème.

Demandons-nous donc dans quelle mesure le travail sur les écrits personnels est susceptible d'impliquer une forme particulière d'investissement de l'observateur dans l'approche de son sujet. Je ne parle pas ici d'investissement de temps, d'énergie, d'intelligence, de savoir, d'intuition ou encore de bon sens, mais bien d'investissement de soi dans son enquête. Car, comme dans la relation analytique, et comme dans aucun autre domaine de la recherche historique, celle qui porte sur les écrits personnels met en œuvre toute la personne du chercheur – envisagé comme analyste – penché sur tout ce qu'il est possible de saisir de la personnalité de l'auteur du texte, envisagé comme analysé. Contrairement à ce que requiert de méthodique et de systématique le froid établissement d'une statistique de fiscalité ou de rendements céréaliers, le partage d'une «expérience humaine» implique de la part du chercheur une faculté d'ouverture à l'autre qui seule peut garantir le passage du contenu de l'écrit personnel du scripteur au décrypteur.

La nature d'une relation

Si l'on excepte le domaine propre de la biographie, il est rare qu'on assiste à une personnalisation aussi forte de la

relation entre un chercheur et son sujet. Faut-il donc croire que, dans le cas d'une enquête historique reposant sur l'étude d'écrits personnels, le rapport qui s'établit entre les deux pôles humains de la recherche sort de l'ordinaire? Comme si l'historien et le diariste formaient ici un couple nécessaire et indissociable. Comme si le surgissement de l'historien venait enfin justifier tant d'efforts secrets, jadis patiemment consentis pour enfouir dans un cahier quotidien les mille détails d'un témoignage à vocation peu précise. C'est un peu comme si le diariste avait interrompu sa démarche après avoir exposé le papier photosensible de son journal à la lumière de son témoignage dans l'attente de l'historien qui, deux ou trois siècles plus tard, viendrait enfin plonger le document dans un bain de révélateur pour que se fixent les sels argentiques de l'image impressionnée. Poser la question en ces termes revient à admettre implicitement que, dès leur rédaction, les écrits personnels s'adressent bel et bien – inconsciemment ou non – à un lecteur à venir. Qu'ils n'ont donc que l'apparence de relever strictement du for privé.

Deux spécialistes, s'exprimant sur l'autobiographie mais dont le jugement me paraît s'appliquer a fortiori aux écrits personnels, viennent étayer cette vue. Philippe Lejeune, incontournable bien sûr, qui a si bien exposé le concept de «pacte autobiographique»,⁵ ou le pacte tacite en vertu duquel le lecteur accepte pour vrai, sur parole, le récit ou le texte à caractère autobiographique, étant entendu que le scripteur accepte implicitement comme inéluctable la survenue du lecteur indispensable à l'accomplissement du pacte. Ce que confirme Jean-Marie Goulemot: «Chaque texte [autobiographique] invente, par son procès d'écriture, un lecteur fictif qu'il interpelle et convoque.»⁶

Il est intéressant de revenir ici, en contrechamp, à l'opinion du psychiatre et psychanalyste vaudois François Ansermet qui, dans son article intitulé «Psychanalyse et autobiographie» écrit: «L'analysant parle à l'analyste. Ainsi il commence à s'entendre. Plus précisément, il faut que quelqu'un l'écoute pour qu'il puisse s'entendre.»⁷ Dans nos travaux, on retrouve donc, seul à seul comme dans la relation analytique, deux acteurs humains dont le premier – le scripteur – ne peut que s'exprimer (et ce à travers un texte figé auquel il ne lui est plus possible d'apporter la moindre retouche, le moindre éclairage nouveau) et le second – l'historien – ne peut qu'écouter, sans avoir la moindre chance d'être entendu de son interlocuteur. Ce qui induit, au-delà d'une parfaite égalité de nature entre les deux interlocuteurs, une toute aussi parfaite inégalité de pouvoir: le premier étant livré, mains et langue liées, à l'interprétation du second dont l'intégrité seule peut offrir une forme quelconque de garantie au travail d'analyse. Relevons au passage que l'unicité du scripteur, souvent évoquée comme une faiblesse relative par les historiens considérant que l'isolement du témoignage interdit toute conclusion générale, apparaît ici

comme une donnée indispensable à l'établissement du rapport privilégié entre le témoin et son lecteur.

Il découle de ce constat que la nature très spécifique de cette relation peut entraîner de graves abus. Face à l'impossibilité dans laquelle se trouve le rédacteur du journal d'établir le moindre dialogue avec son «révélateur» – au-delà du pur acte d'écrire, consommé depuis longtemps – l'historien-décrypteur ne risque-t-il pas occasionnellement de faire de ce témoin réduit au silence le truchement forcément consentant de sa propre vision du monde, comme le ferait un analyste incompetent ou, pire encore, abusif? Le danger, déjà très réel au niveau de la biographie, ne s'accroît-il pas de manière disproportionnée lorsqu'il porte sur la libre interprétation de notes personnelles loin d'être toujours explicites en elles-mêmes?

Si elle devait se produire, une telle déviance tirerait sans doute son explication de ce qu'on a coutume d'appeler l'effet-miroir, toujours présent dans le face à face de deux êtres de chair, fussent-ils séparés dans le temps par plusieurs siècles. Dans ce sens, la part de l'histoire des mentalités qui s'appuie sur l'étude des écrits personnels est à n'en pas douter la discipline historique dans laquelle la dangereuse fascination de l'effet-miroir est la plus évidente et la plus large parce que la plus aisée à mettre en œuvre.

A ma connaissance, ni Georges Duby, ni Emmanuel Le Roy Ladurie ni Pierre Toubert n'ont pratiqué l'agriculture respectivement dans le Mâconnais, dans le Languedoc ou dans le Latium, ce qui n'a pas jeté le moindre discrédit sur la qualité de leurs travaux,⁸ mais leur a forcément imposé – et c'est le sort le plus fréquent des historiens – une saine distance critique à l'égard des gens dont ils traitaient. En revanche, nous tous qui avons travaillé sur les témoignages immédiats de l'homme ou de la femme dont nous avons étudié les écrits, nous nous retrouvons bel et bien totalement homme ou femme en face de notre témoin, homme ou femme lui aussi. Ce qui, loin de nous faciliter la tâche – comme on aurait tendance à le croire de prime abord – en nous plaçant sur un pied d'égalité avec nos lointains et muets interlocuteurs par le fait de notre commune nature humaine, ne fait qu'accroître considérablement les dangers de l'effet-miroir auxquels il est si agréable et si valorisant de se laisser prendre. En effet, le plus souvent et de manière perverse, l'effet-miroir implique que si l'on est homme et qu'on analyse les faits et gestes d'un autre homme, dans l'indéniable relation d'intimité que crée la nature du texte qui sert de truchement entre l'un et l'autre – ici l'écrit personnel avec toutes ses caractéristiques bien connues –, on est forcément amené à découvrir dans les attitudes et les réactions de l'autre, des éléments de comparaison avec ses propres attitudes et ses propres réactions. Au point que l'on finit souvent par s'approprier celles de l'autre, ici sans défense, comme si elles étaient nôtres.

Pour paraphraser le célèbre «My mother, myself» de Nancy Friday⁹, ne pourrait-on imaginer un «My diarist,

myself»? Lequel d'entre nous ne s'est-il jamais surpris à affirmer tout de go: «mon Landry», «mon Maret», ou encore à laisser échapper une formule du type: «moi, j'ai un graveur qui dit ceci ou cela...», voire: «moi, je connais un vigneron qui...», comme si, dans une forme d'identification, nous nous étions si profondément approprié la personne rencontrée dans la lecture qu'elle serait inconsciemment devenue non seulement notre chose, mais une réelle part de nous-même, un interlocuteur totalement intégré à notre for intérieur, quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on puisse avoir de cette personne et de la valeur de son témoignage. Certes ce n'est pas là un apanage des chercheurs qui travaillent sur les écrits personnels et cette appropriation se produit quasiment dans tout travail de recherche. Je persiste pourtant à penser que le lien d'appropriation du sujet est plus fortement marqué chez ceux qui étudient les écrits personnels que chez tous les autres, et je vous propose d'en trouver une explication dans l'un des fondements méthodologiques constitutifs de la théorie et de la pratique analytiques: la verbalisation.

En effet, si le rapport que l'historien entretient avec l'auteur d'écrits personnels me paraît d'une toute autre nature que celui que l'on connaît dans la plupart des situations de recherche, c'est que le *medium* qui les relie est constitué par la parole même de celui qu'il observe et cherche à comprendre. Point n'est besoin de souligner ici combien la relation établie dans un tel contexte diffère de celle qui se crée avec les acteurs habituels de l'histoire, personnages qu'on ne découvre le plus souvent qu'à travers des témoignages indirects. Même fragile, même labile, même intolérablement répétitif parfois, le lien tenu du récit quotidien rapporté à la première personne constitue une interface incomparable pour favoriser l'éclosion d'un dialogue privilégié entre l'historien et son correspondant du passé. Peu à peu, l'observateur intègre le langage du scripteur et, au-delà de ce langage, les modes de pensées, les habitudes, les soucis, les joies, les émotions, les tics, les peurs, les fantaisies et cent autres traits de caractère de son sujet-objet avant d'en venir finalement à intégrer le sujet lui-même comme nous l'évoquions ci-dessus.

C'est ici qu'intervient, pour mieux expliquer une telle osmose, la notion essentielle d'oralité. La langue des livres de raison et des journaux est souvent si proche du langage oral que leur écriture, comme l'a dit Jean-Marie Goulemot à propos de romans à la première personne, peut créer l'illusion d'une communication immédiate en deçà des médiations culturelles habituelles.¹⁰ Il ne fait aucun doute que l'emploi du *je*, caractéristique des écrits personnels, influence de manière notoire la perception du texte documentaire par son analyste, lequel se trouve, non pas en face d'un témoignage habituel auquel il va appliquer méthodiquement les étapes classiques de la critique de texte, mais bien face à une personne qui lui parle, et qui lui parle longuement ce qui interdit toute confusion

avec les citations isolées auxquelles tous les scientifiques sont ordinairement confrontés.

Etrangement donc, et ce n'est pas le moins paradoxal de nos constats, le cumul de la verbalisation et de l'oralité – perçues respectivement comme un gage d'immédiateté et de fragilité – engendre presque toujours l'étrange perception que ce qui est dit ne peut pas être autre chose que la vérité.

Quand on étudie les écrits personnels, on pose en effet le plus souvent comme une prémisse totalement irrationnelle que le scripteur – puisqu'il est seul et qu'il n'exprime pas un avis collectif ou majoritaire – dit la vérité. Goulemot affine et assoit le raisonnement:

«Contre l'opinion, le regard, la parole du sujet sont posés comme autant de garants de la vérité du dire [...]. Le sujet écrivant est posé comme le fondement de la vérité de ce qui est énoncé. Ce qui garantit la véracité de ce que rapporte le journal relève paradoxalement du non-public, du privé, de l'intime. La vérité n'est point à démontrer, à prouver [...] elle appartient tout entière à ce regard individuel, en marge, presque secret, posé sur les choses du monde.»¹¹

Douter de cette vérité, pour le chercheur, serait en quelque sorte douter de soi-même, puisque le fruit de la réflexion entreprise ne peut avoir de saveur que si tout ce qui sert à le conduire à maturité est strictement conforme à la vérité. Beau paradoxe tout de même pour un historien: il va vérifier et revérifier sans relâche l'exactitude de mille témoignages administratifs, à l'ordinaire bêtement conformes aux données vraies, et il va prendre pour parole d'or des textes intimes sur le simple fait qu'ils sont donnés pour être à l'usage exclusif de leur auteur. Comme si les gens ne se mentaient jamais à eux-mêmes.

L'explication de cette attitude paradoxale pourrait se trouver dans la rencontre de l'immédiateté du langage oral utilisé et de la scription dont il fait l'objet, combinaison d'autant plus accréditive qu'elle est rare. Ainsi, alors que l'historien, en tant que personne, n'aurait pas cru la moitié de ce qu'un paysan-diariste lui aurait raconté à la croisée d'un chemin vicinal sur ce qu'il avait dit ou fait le jour précédent, il court le risque, en tant que chercheur, de prendre pour bon argent les mêmes phrases que son informateur aura soigneusement transcrites le dimanche suivant, penché sur sa table dans la belle et romantique lumière que lui dispense la fenêtre de la chambre du poêle. Du fait qu'il s'exprime par l'écrit avec les mêmes mots qu'il aurait utilisés pour s'exprimer oralement, le précieux témoin – déjà exceptionnel par le simple fait qu'il prenne la plume – passe quasiment du statut douteux d'homme normal à la stature infailible de l'oracle.

Le danger n'est-il pas dès lors de se prendre soi-même pour la pythie? Une pythie qui serait juge et partie, parce que déchirée entre l'observation et la fraternité humaine; une pythie solidaire qui, se regardant dans le miroir que lui tend son lointain semblable, prêterait à son sujet quelque trait positif de son propre caractère ou, à l'in-

verse, une pythie jalouse qui conduirait l'impétrant là où elle a envie de l'amener en interprétant outrancièrement le message de l'oracle?

Conclusion

De toute évidence, les questions l'emportent encore de loin sur les réponses qu'on peut leur donner. Il faut donc tenter une conclusion sans avoir trouvé de solution aux problèmes posés plus haut. A priori, la motivation première du fouilleur passionné d'écrits personnels relève sans doute davantage de la passion de l'histoire que du besoin de se mieux connaître personnellement. En réponse à la question posée – l'étude des écrits personnels, une quête des autres ou une quête de soi – on peut donc affirmer que c'est bel et bien une recherche sur les autres que nous menons en priorité en étudiant les écrits personnels et en cherchant à en tirer, avec toute la pureté d'une méthode rigoureuse, des informations sur celles et ceux qui se sont faits les narrateurs et parfois les observateurs de leur quotidien.

Il n'en demeure pas moins certain pour moi que la pulsion qui conduit le chercheur à pratiquer le terrain des écrits personnels trahit à l'évidence un besoin – accompli, en devenir ou dénié – de se mieux connaître en se mesurant à l'autre. Si l'on admet, pour simplifier, que c'est l'accomplissement de la pulsion qui engendre le plaisir, c'est donc en définitive, parce que nous aimons – ou aimerions – partir à la recherche de notre propre identité que nous aimons aussi à explorer celle des autres. Si tel est bien le cas, les deux démarches semblent se combiner harmonieusement en nous et ni l'introvertie ni l'extravertie ne l'emporte jamais vraiment sur l'autre. Certes, une sorte de dialogue s'établit, un échange diffus s'ensuit presque toujours donnant à la rencontre des allures illusives de proximité, mais la distance qu'impose l'absolue incommunicabilité réciproque entre les deux partenaires écarte définitivement toute véritable rencontre entre eux deux.

Travailler sur les écrits personnels est donc bien une pure activité d'historien et non, comme on l'entend encore trop souvent, une sorte de viol de l'intimité de leurs rédacteurs. Mais pour l'accomplir en toute sérénité dans les conditions particulières que nous avons évoquées tout à l'heure, il faut être suffisamment disponible aux autres et à soi-même pour accepter par avance que cette investigation dans le monde privé d'autrui se transforme occasionnellement en une remise en question de tout ou partie de soi-même. Et à ce titre, on rejoint bel et bien la démarche analytique.

NOTES

- ¹ Une première version de ce texte a paru, sous le même titre, dans la Revue historique neuchâteloise 1996, n° 4.
- ² Voir D^r FRANÇOIS ANSERMET, *Psychanalyse et autobiographie*, in: *Equinoxes*, n° 12, 1994, p. 140.
- ³ A la lecture de ce texte, le D^r Ralph Winteler, psychiatre à Neuchâtel, a fait remarquer à l'auteur que, la névrose étant en soi une source de souffrance, il convenait d'entendre ici ce mot dans un sens très largement imagé.
- ⁴ *Magazine Littéraire*, n° 189, novembre 1982, p. 19. Interview de Georges Duby par Jean-Jacques Brochier et Michel Pierre.
- ⁵ PHILIPPE LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris 1975 (réimpression 1994).
- ⁶ PHILIPPE ARIÈS/ GEORGES DUBY (éd.), *Histoire de la vie privée*, t. 3, Paris 1986, p. 392.
- ⁷ D^r FRANÇOIS ANSERMET (cf. note 2), p. 145.
- ⁸ GEORGES DUBY, *La mutation de l'an mil: Lourmand, village mâconnais, de l'Antiquité au féodalisme*, Paris 1989. – EMMA-NUEL LE ROY LADURIE, *Les paysans de Languedoc*, Paris 1966. – PIERRE TOUBERT, *Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IX^e siècle à la fin du XII^e siècle*, Rome 1973.
- ⁹ Voir NANCY FRIDAY, *Ma mère, mon miroir*, traduit de l'américain par Théo Carlier, Paris 1979.
- ¹⁰ JEAN-MARIE GOULEMOT (cf. note 6), p. 394.
- ¹¹ JEAN-MARIE GOULEMOT (cf. note 6), p. 392.

RÉSUMÉ

Quels que soient le chercheur et le sujet sur lequel il travaille, il s'établit forcément entre eux une interrelation tout à fait spécifique, avant, durant et souvent au-delà du temps nécessaire à la conduite de la recherche. Qu'en est-il lorsque que l'enquête historique porte sur des écrits intimes? En confinant dans un long tête-à-tête deux êtres humains fondamentalement égaux dans leur essence mais dont l'un peut devenir abusivement l'objet de l'autre, ce type de travail place le chercheur dans une position particulière. Ce danger est certes omniprésent dans la recherche historique, mais l'extrême proximité, engendrée ici par le truchement d'un texte unique entre le scripteur du journal intime et son décrypteur, conduit selon nous à la mise en place d'un rapport qui n'est pas sans évoquer celui qui s'établit entre le divan de l'analysé et le fauteuil de l'analyste. Contrairement à la pratique de la monographie historique (qui met souvent aux prises deux mondes quasiment sans interpénétration concrète l'un avec l'autre), le dialogue qui s'établit autour d'un texte intime et en dehors de toute contemporanéité entre *deux cœurs mis à nu* exige quelques précautions complémentaires. La présente conférence tente de recenser à grands traits les principales questions posées par cette rencontre hors du commun et souligne à quel point l'approche de l'écrit intime postule prudence et doigté.

ZUSAMMENFASSUNG

Zwischen dem Forscher und seinem Forschungsgegenstand entwickelt sich vor und während der für die wissenschaftliche Bearbeitung notwendigen Zeit gezwungenermaßen eine ganz spezielle Wechselbeziehung, die oft auch nach vollendeter Arbeit weiter wirkt. Wie verhält sich das bei der Erforschung intimer Selbstzeugnisse? Zwei menschliche Wesen von grundsätzlich gleicher Art begegnen sich dabei während längerer Zeit in engem Kontakt, wobei die eine Seite als wehrloses Objekt missbraucht werden kann – eine Arbeit, die den Forscher in eine eigenartige Lage versetzt. Sicher besteht diese Gefahr auch bei anderen historischen Untersuchungen, aber die unmittelbare Nähe, die sich aus dem Eindringen in einen einzigen Text zwischen dem Tagebuchschreiber und dessen Ausleger ergibt, führt unseres Erachtens zum Aufbau eines Verhältnisses, das jenem zwischen der Couch des Analysierten und dem Stuhl des Analytikers nicht unähnlich ist. Im Gegensatz zur Erarbeitung einer historischen Monographie (bei der oft Themenbereiche miteinander konfrontiert werden, die sich kaum gegenseitig durchdringen) verlangt der Dialog, der sich rund um einen vertraulichen Text über weite Zeiträume hinweg zwischen zwei wesensverwandten Seelen ergibt, die Einhaltung gewisser zusätzlicher Vorsichtsmaßnahmen. Der Beitrag versucht, den Hauptfragen, die sich bei dieser ungewöhnlichen Konstellation stellen, in groben Zügen nachzugehen, und zeigt auf, inwiefern die Annäherung an die Texte intimer Selbstzeugnisse Vorsicht und Fingerspitzengefühl erfordert.

RIASSUNTO

Per forza di cose, tra il ricercatore e l'oggetto dei suoi studi scientifici, prima e dopo il periodo loro consacrato, si sviluppa un'interrelazione molto particolare che spesso rimane tale anche a studi conclusi. Come si manifesta tale situazione nell'ambito di studi storici svolti su documenti di natura personale? Due personalità di spirito fondamentalmente uguale si incontrano e stabiliscono per un certo periodo un contatto stretto, in cui una delle due parti può essere abusata e il ricercatore può assumere una posizione particolare. Questo pericolo esiste sicuramente anche nell'ambito di altre ricerche storiche, ma il rapporto di vicinanza diretta che si stabilisce, nell'ambito di un testo, fra l'autore di un diario e la persona che lo interpreta, sfocia, a nostro avviso, in un tipo di rapporto simile a quello esistente fra il divano di una persona in un'analisi e la sedia dell'analista. Rispetto all'elaborazione di una monografia storica (in cui si opera spesso un confronto fra settori tematici pressoché privi di connessione fra di loro), il dialogo fra due personalità simili, che scaturisce per un lungo periodo attorno a un testo confidenziale, esige il rispetto di alcune misure di precauzione supplementari. Il saggio tenta di approfondire a grandi tratti le questioni principali che nascono nell'ambito di questo rapporto fuori del comune e illustra come l'avvicinamento ai testi personali intimi richieda prudenza e tatto.

SUMMARY

A very special relationship between researchers and the subject of their research inevitably develops prior to and in the process of scholarly investigations, and it often continues to reverberate afterwards as well. How does that affect research into personal testimonials? Two human beings, essentially equals, engage in close contact over a prolonged period of time but one of them, being a defenseless object, is potentially subject to abuse. This type of work puts researchers in a curious position. Risks of that nature are, of course, intrinsic to historical research but the close relationship between the writer of a diary and the researcher, which necessarily results from the unmitigated study of one single text, is not unlike the relationship between the analysand's couch and the analyst's chair. In contrast to working out a historical monograph (in which two worlds meet, but rarely become enmeshed with each other), a dialogue between kindred and bared souls calls for extra precautions, especially when dealing with a personal, confidential text across widely divergent eras. The article attempts to outline the key issues involved in this unusual situation and to demonstrate the tact and sensitivity required in approaching such personal writings.